

I

« Cher Lluís,

Indiscutablement, mon père, que Dieu ait son âme, avait raison : il était écrit que nous obstiner à croire que nous finirions par nous marier, toi et moi, était bien imprudent. La scène de la cravate, avant-hier, m'a permis de voir clairement tout ce que nos deux ans de fiançailles n'avaient pas pu me révéler. Ainsi donc, j'ai décidé d'en rester là, de te rendre ta liberté et de reprendre la mienne. C'est mieux ainsi. Tu n'es pas fait pour être marié, ni moi pour être ton épouse. N'essayons pas puisque nous savons d'avance ce qui nous attend. Restons amis. Le temps que nous avons passé si près l'un de l'autre nous laissera certainement un bon souvenir qui vivra toujours en nous, et le fait de ne plus nous voir (je te le demande de tout cœur) fera que nous finirons par perdre cette petite attirance mutuelle qui nous stimulait jusqu'à présent. Si nous ne nous voyons plus, nous pourrons encore nous aimer un peu, et c'est là, finalement, la seule chose – dans le meilleur des cas –, que nous aurait apporté le mariage. Cher Lluís, je suis sûre que, dès que tu auras surmonté ton indignation, tu verras que j'ai raison et cela même te décidera à garder pour moi – c'est ce que j'éprouve maintenant pour toi –, une grande sympathie. Quel dommage que nous ne puissions pas nous marier : tu es si bon, si intelligent, si agréable... Que pouvons-nous y faire ! Nous nous sommes trompés. Sois très heureux, j'essaierai moi aussi de l'être, et, pour la dernière fois, adieu. Ne considère pas que ce soit indélicat de ma part de te renvoyer la bague sur laquelle, en témoignage d'amitié, je dépose le dernier baiser que je t'aurai donné dans ma vie. Adieu, Lluís.

Silvia. »

Lluís Frederic lut cette lettre pour la seconde fois et son visage refléta encore plus son abattement. Le ton de Silvia était ferme. « Nous nous sommes trompés. » « Quel dommage que nous ne puissions pas nous marier. » « Tu n'es pas fait pour être marié, ni moi pour être ton épouse. » Définitif. Silvia n'était pas femme à avoir écrit cette lettre dans le but de chercher une réaction théâtrale, dramatique. D'ailleurs, la situation n'était pas exactement celle qu'elle décrivait. La scène de la cravate avait dû lui faire prendre sa décision, mais il y avait longtemps que cela couvait. Finalement, il n'y avait rien à faire.

– Monsieur Rissec est là... (la porte du bureau s'était ouverte).

– Laissez-moi tranquille.

– Je ne voudrais pas vous fâcher mais je vous rappelle que c'est vous qui lui avez demandé de venir.

– Excusez-moi auprès de lui. Maintenant je ne peux pas.

Lluís Frederic, le regard distrait au-dessus du bureau, laissait ses idées virevolter comme dans un kaléidoscope qui bougerait très lentement et sans mise au point. Silvia ne reviendrait pas sur sa décision. Lluís Frederic fut envahi par cette idée qui dominait toutes les autres, et il ressentit une sorte de vertige qui l'aspirait pour le précipiter vers le bas, comme le wagonnet des montagnes russes du parc d'attractions. Une somnolence épaisse s'empara de lui et il resta immobile un long moment, complètement en marge de tout ordre temporel.

– Monsieur Lluís Frederic désire-t-il quelque chose ?

(Mais Monsieur Lluís Frederic restait immobile, la tête cachée entre ses mains, insensible.)

– Vous ne vous sentez pas bien ?

(Le vieux caissier s'approcha de la table et tapota légèrement le bras de Lluís, qui se réveilla et se passa longuement une main sur le visage.)

– Voulez-vous que je vous apporte quelque chose ?

– Non, Tomàs. Ça va.

– Je ne devrais peut-être pas insister ; mais, aujourd'hui, vous n'êtes pas aussi en forme que les autres jours.

– Tu as raison. Oui. Effectivement, je ne vais pas aussi bien que d'habitude, mais tu n'y peux rien. Ni moi. Ni personne.

– Désolé.

– Ni personne, Tomàs. Je suis désespéré.

– J'ai cru deviner quelque chose.

– C'est terrible. Le seul rêve de toute ma vie, le plus beau rêve que j'aie jamais fait, vient de se briser en mille morceaux.

– Il est arrivé quelque chose à Mademoiselle Silvia ?

– Ma raison de vivre... Oui et non. Lis cette lettre. Et elle a raison ! Je ne serai jamais un bon mari. Je ne saurais pas la rendre heureuse. Je ne suis pas doué pour ces choses-là. Pourquoi ai-je vécu enfermé ici ? Que vais-je faire de tout cela maintenant ? Et pour qui ? Que dois-je faire ? Pourquoi ne m'en suis-je pas rendu compte ?

Tomàs lut les lignes de Silvia et n'osa ajouter aucun commentaire.

– Que vais-je faire à présent ? Dis-moi, que puis-je faire ?

– Mais vous croyez que c'est irrémédiable ?

– Bien sûr ! Absolument. Il n'y a rien à faire. Si elle a décidé de m'écrire cela, c'est qu'elle y a longuement réfléchi. C'est ridicule de tenter quelque chose actuellement. Je la connais bien. Tout serait inutile. Et moi, sans elle, que vais-je devenir ? Comment retrouver le courage de travailler, de gagner de l'argent, de faire quoi que ce soit ? Toute ma jeunesse enfermée derrière des barreaux. Tu le sais bien, Tomàs, toi qui es depuis si longtemps parmi nous. Lorsque mon père est mort, si

j'avais profité de ma jeunesse, au lieu de vouloir accroître le capital de notre maison, – et à cette époque-là j'en avais déjà suffisamment pour me retirer en toute tranquillité –, peut-être qu'aujourd'hui je serais marié, et que je vivrais heureux avec une bonne épouse qui m'aimerait beaucoup. C'est ce que tout le monde fait, c'est ce qu'ils font tous, c'est ce que tu as fait toi, Tomàs, et tu es très heureux, tu es bien plus heureux que moi, malgré toutes mes richesses. Trente cinq années enterrées sous cet argent qui... à quoi va-t-il me servir désormais ? Est-ce que tu comprends que tout cela est tragique ? Moi, j'ai consacré toute ma vie au travail, j'ai passé mon temps dans cet univers étriqué des affaires, je n'ai pas su m'amuser de tout ce qui amuse les autres. Un soir j'ai voulu partager la vie de mes amis, je me suis senti déplacé, je me suis ennuyé, et le lendemain je me suis attelé avec encore plus d'acharnement aux problèmes d'ici. Jusqu'à présent ma vie ne s'est pas égrenée comme s'égrène celle des autres, comment veux-tu que j'essaie maintenant ? Et puis rester encore ici, pourquoi ? Totalement seul, pourquoi amasser plus d'argent ? Pourquoi me cloîtrer entre ces quatre murs qui dorénavant vont me paraître une tombe ?

– Peut-être qu'avec le temps...

– Le temps ! Il va me sembler bien long désormais ! Je n'ai pas vu passer ces trente cinq années, mais maintenant chaque seconde va me paraître trente cinq ans ! Et puis, je l'aime, Silvia. Je l'aime. J'ai besoin d'elle pour vivre. Je ne dis pas cela pour pouvoir la caresser, pour pouvoir la prendre sur mes genoux. Je n'ai jamais su ; mais Silvia, elle était toute ma vie. C'est vrai que je n'arrêtais pas de toute la journée, toujours en train de travailler. Mais c'était elle qui me faisait travailler. Elle était en moi à tout moment et il ne se passait pas un seul instant où elle n'était pas avec moi, tu comprends ? Je n'ai pas besoin d'elle pour la contempler, pour pouvoir dormir avec elle. Ce n'est pas du tout ça ! Je n'ai jamais eu ce désir. Je l'ai considérée comme une chose immatérielle, comme un tout, comme ma raison de bouger et de vivre. Sans

elle, à présent, qu'est-ce que je deviens ? Qui suis-je ? Qui va me diriger ? Je suis comme un chômeur maintenant, j'ai l'impression de me retrouver au milieu de la rue les mains dans les poches. Où dois-je aller ? Que ferai-je, ici, à travailler pour vous ? Pour les *affaires* ? C'est quoi les *affaires*, tout seul, et pour qui ?

– ... C'est évident.

– Tellement évident, Tomàs ! Jusqu'à présent j'étais aveugle ; mais, en ce moment, je ne peux pas y voir plus clair : tout d'un coup, je sens que je suis fini, que ma vie est derrière moi, que je suis un rebut, que je ne sers à rien, et que je devrai passer les années que Dieu voudra bien m'accorder à n'être rien d'autre sur cette terre qu'une sorte de brouillard qui gêne tout le monde autour de lui...

– Vous êtes très jeune, tout de même.

– Très jeune. Mais je n'ai jamais été jeune ! Ce n'est pas aujourd'hui que je vais le devenir ! Tu me vois commencer à mener une vie de jeune homme ? Chercher des femmes, des fêtes, des divertissements... ? Pourquoi ? Pour afficher mon désespoir ? Pour avoir l'air idiot ? Et tu crois qu'un jour je pourrai retomber amoureux ? Moi ? De qui, et de quoi ? Je me fiche de tout, de tout !

Une nouvelle pause et un grand silence suivirent les paroles de Lluís Frederic, jusqu'au moment où la pendule résonna dans le bureau.

– Neuf heures ?

– Oui, Monsieur. Neuf heures.

– Alors, pourquoi tu ne t'en vas pas ? Pourquoi tu restes là ?

– Je ne me suis pas rendu compte.

– Pars, pars, Tomàs, et merci. Tu m'as aidé à m'épancher.

– Si vous voulez, je peux vous accompagner...

– Écoute, je pense à quelque chose : tu as travaillé autant que moi dans cette maison. Mon père t'avait beaucoup apprécié. Veux-tu reprendre l'affaire ?

– Je ferai ce que vous me demanderez.

– Non, je veux savoir si tu veux prendre tout cela en charge. Toi tout seul.

Sans moi, allez. Si tu veux, garde la maison.

– Vous êtes trop préoccupé aujourd'hui pour parler de cela, monsieur Lluís.

– Je ne le suis absolument plus. Écoute, c'est ce que nous avons de mieux à faire : je partirai vivre tranquillement, je ne sais où, loin ou près, je ne sais pas, et toi tu restes ici responsable de tout. Je n'aimerais pas voir s'effondrer la Maison Picàbia ; avec toi, je suis sûr que cette maison fondée par mon grand-père restera debout jour après jour. Le reste, ça ne m'intéresse plus.

– Demain vous ne verrez sans doute pas la nécessité d'une telle décision. N'en parlons plus, et vous verrez que dans quelques jours les choses auront changé.